

Christine Delphy : *L'ennemi principal*, tome 2 : « Penser le genre »

Chantal Maillé

Volume 14, numéro 2, 2001

Féminin pluriel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/058150ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/058150ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Maillé, C. (2001). Compte rendu de [Christine Delphy : *L'ennemi principal*, tome 2 : « Penser le genre »]. *Recherches féministes*, 14(2), 165–168.
<https://doi.org/10.7202/058150ar>

Par ailleurs, même si l'on note une dissociation marquée entre l'amour et les rapports sexuels dans tous les romans français et québécois, le volet comparatif est révélateur d'une certaine distance entre les deux productions en ce qui concerne la représentation de la sexualité et de son rapport à la féminité. Le roman français est exempt de tout didactisme quant à la contraception ou à la première expérience sexuelle, par exemple, alors que les auteures québécoises tentent de sensibiliser leurs lectrices aux stéréotypes et leur proposent un modèle plus égalitaire. En outre, les romans français esquivent la question sexuelle, tandis que ceux de ce côté-ci de l'Atlantique en traitent avec moult détails se pliant allègrement à la fonction thérapeutique souvent associée à ce genre de littérature.

Entre femmes et jeunes filles, abondamment documenté, livre un portrait riche et nuancé à la fois de la figure de l'adolescente et de son évolution au cours du xx^e siècle, et de la littérature actuelle pour adolescentes. Même si Daniela Di Cecco y décèle encore une certaine dichotomie, voire une contradiction, entre féminisme et féminité, la construction de l'adolescence féminine puise encore au rêve romantique tout en s'alimentant à la quête d'indépendance nécessaire à son épanouissement.

NOËLLE SORIN

Département des sciences de l'Éducation
Université du Québec
à Trois-Rivières

—● **Christine Delphy**

L'ennemi principal, tome 2 : « Penser le genre ».

Paris, Éditions Syllepse,

coll. « Nouvelles Questions féministes », 2001, 392 p.

La lecture de ce recueil de textes publiés par l'auteure de 1981 à 1996 a ravivé en moi le souvenir de débats passionnés qui ont animé le milieu féministe universitaire québécois dans les années 80. Nous tentions alors de circonscrire l'ennemi de l'émancipation des femmes en discutant de notions telles que le patriarcat, le travail domestique ou la sexualité. Depuis, plusieurs d'entre nous, tout en demeurant fermement ancrées dans des pratiques féministes, avons migré vers des incertitudes théoriques et des questionnements qui sont à cent lieues de ces forums d'alors. La lecture de cet ouvrage de Christine Delphy tient du pèlerinage, d'une sorte de retour en arrière. Cependant, cette distance vient également révéler les aveuglements d'une entreprise de théorisation de l'oppression des femmes étouffée littéralement par la surconceptualisation et l'absence d'ancrage dans une connaissance empirique des réalités des femmes.

À travers ces textes, Delphy édifie une théorie du féminisme matérialiste qui se veut inspirée de l'analyse de Marx et articulée autour d'un ensemble de propositions particulières. Selon les termes de l'auteure, une analyse matérialiste de la société, une analyse en fait de rapports sociaux et donc politiques, est fondamentale pour la

compréhension de toutes les oppressions. Néanmoins, Delphy se distancie du marxisme, montrant ses nombreuses failles quant à l'analyse de l'oppression des femmes, soit la non-reconnaissance du travail domestique en tant que travail ou encore l'absence de prise en considération de la famille dans l'analyse de l'oppression. Elle écrit que Marx, en ce qui concerne la division des sexes, était résolument naturaliste et non marxiste et elle observe que c'est donc « l'un des paradoxes du féminisme matérialiste que l'on doit penser avec la méthode de Marx contre les conclusions de Marx » (p. 296).

Parmi les propositions sur lesquelles l'auteure édifie son entreprise, mentionnons la mise à jour du mode de production domestique, fondée sur une prémisse antinaturaliste : que les femmes fassent le travail domestique et qu'elles l'accomplissent gratuitement ne doit rien à une nature quelconque (p. 7), l'oppression en tant que construction sociale, le rejet du sexe comme catégorie préexistante au genre, la centralité du patriarcat comme concept pour tracer les contours historiques et culturels d'une oppression des femmes qui est posée comme universelle, mais surtout une idée qui sert de fil conducteur : la société est seule l'auteure des hiérarchies dans les catégories de sexe, de race, de classe, rôle qu'elle dissimule en appelant à l'idéologie naturaliste, une idéologie pernicieuse qui lui retire toute responsabilité dans ce qui est, mais aussi toute possibilité d'inventer ce qui sera.

La pensée de Delphy s'inscrit donc à l'opposé des tendances actuelles qui consistent à rejeter l'idée d'une oppression unique et universelle des femmes ainsi que celle de sororité pour lui préférer une vision plus floue, moins remplie de certitudes quant aux positions que les femmes occupent dans l'espace public et privé et à propos de l'importance du genre dans l'identité. Quelles que soient nos influences théoriques, on prendra beaucoup d'intérêt à relire ces textes de Delphy et à voir émerger une approche théorique qui demeure cohérente dans ses *a priori* et fondements tout au long des deux décennies sur lesquelles s'étend l'entreprise. En même temps, on trouvera peut-être les raisons de la désaffection à l'endroit de ce féminisme qui propose un système d'explication semblable à celui de Marx, où il n'y a aucune place pour le doute, où la position de sujet occupée par l'auteure ne fait l'objet d'aucune analyse, et où l'on confond l'universel avec la réalité de son propre cercle. En fait, toute entreprise de théorisation de l'oppression des femmes qui entend mettre à jour les fondements de cette situation ne peut apparaître que comme une fiction tant elle suppose qu'un point d'observation de cette oppression est en soi suffisant pour révéler toutes les facettes de cette condition.

Au-delà des problèmes avec la nature même de l'entreprise, on ne peut manquer de trouver matière à réflexion dans ces pages. Le chapitre intitulé : « La « différence » contre l'égalité et contre les personnes » présente une critique radicale de l'idéologie de la différence : cette dernière est la façon dont, depuis plus d'un siècle, on justifie l'inégalité entre les groupes, et pas seulement les groupes de sexe (p. 8). Delphy montre que les différences ont été créées de toutes pièces pour constituer des groupes et les hiérarchiser, ce qui l'amène à rejeter la logique de la différence et à dénoncer l'usage qu'en font les groupes dominés parce qu'elle implique l'obligation pour chaque membre du groupe de se conformer aux normes de ce groupe pour voir sa personne reconnue et d'abandonner l'individualité qui est permise aux membres du groupe dominant (p. 11). La diversité humaine qui est invo-

quée par les partisans et les partisanes de la différence est en fait totalement niée dans la philosophie (de la différence sexuelle). En effet, plus on met l'accent sur une différence de groupe, plus on considère tous les membres de ce groupe comme interchangeables. On veut réduire neuf milliards d'individualités à deux seulement. L'identité du groupe ne peut se faire qu'au détriment de la singularité de chaque personne (p. 12).

La construction genre/sexe constitue un autre thème important dans la pensée de Delphy, qui travaille autour de l'hypothèse que le genre crée le sexe, ce qui suppose que le sexe n'est pas, comme le défendent beaucoup d'autres féministes, une catégorie donnée par la nature sur laquelle s'est façonné le genre. Elle écrit : « l'idée d'un genre assis sur un sexe présuppose que le sexe existe avant et indépendamment du sens qui lui est donné : qu'il a un sens par lui-même. C'est la difficulté majeure de cette position. Le paradigme « sexe puis genre » conduit à poser la question pourquoi genre après sexe ? Et la réponse est contenue dans la question ; on ne peut que répondre genre parce que sexe » (p. 28-29). L'auteure rejette donc d'emblée l'idée d'une nature ou de valeurs féminines ; elle montre également les paradoxes de la revendication maternelle et des théories qui s'érigent sur le message que la société humaine serait fondée sur le lien mère-enfant.

Le chapitre sur le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles circonscrit d'abord le rôle que les féministes ont joué pour tirer l'idée de patriarcat des oubliettes où elle se trouvait logée depuis fort longtemps. Delphy montre l'importance de ce concept : « Le patriarcat est sans doute un des concepts les plus importants, sinon le plus important » (p. 225). Cette notion se retrouve en effet au cœur de la démarche des féministes radicales matérialistes auxquelles s'identifie Delphy : « Pour nous, féministes radicales qui revendiquons une démarche matérialiste, nous sommes arrivées à la conclusion temporaire, après des années de réflexion, qu'il faut pour comprendre le patriarcat remettre en question l'idéologie patriarcale d'une façon radicale : rejeter tous ses présupposés, jusque et y compris ceux qui n'apparaissent pas comme tels mais comme des catégories fournies par le réel lui-même, par exemple les catégories de « femmes » et « d'hommes » » (p. 230). Delphy revient sur l'idée que le sexe n'est pas une catégorie naturelle, mais bien une catégorie émergeant à partir du genre, lequel est créé par l'oppression : « le genre à son tour crée le sexe anatomique dans le sens que cette partition hiérarchique de l'humanité en deux transforme en distinction pertinente pour la pratique sociale une différence anatomique en elle-même dépourvue d'implications sociales » (p. 231). Cette réflexion sur le genre se poursuit tout au long du livre et plus particulièrement dans le chapitre ayant pour titre : « Penser le genre : problèmes et résistances ». Pour penser le genre, il faut sortir du domaine des présupposés et repenser la question de son rapport au sexe. Toutefois, il est également nécessaire de travailler sur l'hypothèse que le genre précède le sexe et que celui-ci est simplement un marqueur de la division sociale. Delphy développe alors un autre concept central, celui de mode de production domestique : on ne peut pas comprendre le travail salarié des femmes sans tenir compte de l'exploitation domestique. Ce travail des femmes forme un tout, et c'est cette appropriation totale de la force de travail des femmes qui constitue la base économique du patriarcat, ce que Delphy désigne par « mode de production domestique ».

Cette édition des textes de Delphy constitue une contribution importante à l'histoire des idées féministes, un tableau qui rend compte d'un courant influent dans l'histoire du féminisme français. En cela, c'est certes un titre à mettre au programme de cours sur la théorie féministe, et que l'on voudra lire pour retrouver la source d'inspiration que constitue l'appareil théorique mis au point par Delphy. Pour ma part, sans adhérer à la grille proposée, j'ai retiré néanmoins le bénéfice d'un texte foisonnant qui, outre les idées déjà résumées, prend également position sur des questions comme le statut des enfants, les nouvelles technologies de la reproduction ou encore la sexualité. Ici, Delphy prend plaisir à ébranler certaines des idées qui ont servi de ralliement à plusieurs féministes de la deuxième vague. J'admire le courage de ses positions, son sens de la rhétorique et sa détermination à élaborer un corpus théorique cohérent pour mieux étayer sa vision du féminisme.

CHANTAL MAILLÉ
Institut Simone-de Beauvoir
Université Concordia

—● Lissette Ferera (dir.)

Femmes « bâtisseurs » d'Afrique.

Québec, Musée de la civilisation, 2000, 218 p.

Cette publication, sous la direction de Lissette Ferera du Musée de la civilisation de Québec au Canada, rappelle la contribution des femmes au développement de l'Afrique. L'ouvrage regroupe des articles et des images qui rendent compte de l'expérience des Africaines fermement engagées dans diverses activités. L'originalité de ce recueil de textes regroupés dans huit chapitres est qu'il présente certaines interprétations des réalités sociales et culturelles des pays d'Afrique. Les auteures y explorent des thèmes d'actualité : la culture et la société, l'éducation, la santé, les droits de la personne, la paix et la violence faite aux femmes, l'économie, le pouvoir et la politique, sans oublier un plaidoyer pour la culture et le changement.

Dans le premier chapitre, intitulé : « Culture et société », l'article d'Esi Sutherland-Addy, « Continuité et ruptures dans la culture africaine : le rôle des femmes », définit la culture comme un phénomène social qui s'exprime à travers les idées communes, certains comportements et des expressions qui caractérisent les personnes ayant des traits communs. Selon elle, plusieurs cultures à l'échelle planétaire considèrent la féminité comme la source de vie. Alors, la femme est l'être humain qui donne la vie. Cette vision stéréotypée et sexiste renforce son rôle de mère et d'épouse.

Au deuxième chapitre portant sur l'éducation, nous avons deux articles fort intéressants. Le premier ayant pour titre : « L'éducation des filles : constats, enjeux et perspectives », d'Amina Lemrini, montre comment le continent africain est marqué par un grave déficit dans le domaine de l'éducation à l'égard des filles, particu-